

PREPA Toutes options

Culture générale Culture générale

FLORIAN

Note de délibération : 20 / 20

Sujet 1 : être hors du monde

Dans son tableau intitulé « Mal du Pays », le peintre surréaliste René Magritte a représenté un homme de dos à l'air mélancolique, penché sur une sorte de balustrade, regarde la mer qui s'étend à perte de vue, son infinité. Cet homme possède des ailes, tel un ange, ce qui n'est pas sans rappeler le mythe de l'attelage ailé de Platon et l'idée de la chute de l'âme dans le monde réel en étant emprisonné dans un corps l'empêchant de rejoindre le Lieu des Idées et ainsi d' « être hors du monde ».

Le monde, du latin « mundus » et du grec « kosmos » qui désigne « l'ordre », peut se définir comme le tout englobant l'ensemble du réel de manière ordonné. Nous sommes donc compris dans le monde. Il apparaît alors difficile à première vue d' « être hors du monde ». Mais en fait cela dépend de la définition que nous donnons au mot « monde ». Car là nous avons exposé précédemment la définition la plus général de la notion de « monde ». Mais la possibilité d' « être hors du monde » change si par exemple on prend la notion de « monde » dans un sens plus restreint comme le monde au sens de « la réalité sociale », le cadre de règles, de normes, de coutumes que l'homme a crée pour permettre le vivre-ensemble, sans compter que les règles, normes et coutumes peuvent varier selon les cultures et selon les époques. La notion de « monde » peut aussi s'appréhender du point de vue de la mondanité, du « Grand Monde ». Ainsi il est légitime de se poser la question suivante : peut-on « être hors du monde » ? Et si oui, faut-il « être hors du monde » ? Car nous pouvons en effet dire qu'il apparaît à première vue difficile d' « être hors du monde » (I). Mais peut-être existe-t-il malgré tout certains moyens d' « être hors du monde » (II). Au point qu'on puisse se demander en fin de compte s'il est préférable d' « être hors du monde » ou s'il reste préférable de ne pas « être hors du monde » pour mener une existence heureuse (III).

En effet, il apparaît à première vue difficile d' « être hors du monde ». Si nous reprenons la thèse atomiste de Démocrite, tout est atome, l'atome pouvant se définir comme la plus petite réalité insécable. Le monde est un composé d'atomes, tout comme nous êtres humains. Nous ne formons donc qu'un avec le monde selon Démocrite, donc difficile de penser pouvoir « être hors du monde ». Le philosophe allemand Leibniz reprend en quelque sorte cette théorie des atomes de Démocrite en pensant lui, dans sa *Monadologie*, que l'ensemble du réel, le monde, y compris nous, serions un composé d'une seule et même substance qu'il nomme les « monades », des éléments infiniment petits tels les atomes. Donc difficile d' « être hors du monde » si nous ne faisons qu'un avec lui, étant composé de la même substance que lui.

De plus, il apparaît à première vue difficile d' « être hors du monde » étant donné le rapport intime que nous entretenons avec le monde au-delà du fait que nous serions composé de la même substance que lui. En effet, dans une approche phénoménologique, le monde n'existe qu'à travers la perception dont nous en avons. Donc sans le sujet, nous, pas de monde possible. Et à l'inverse, toutes nos perceptions sont des perceptions de choses du monde. Donc sans monde, pas de perception possible, et étant donné que notre existence est faite de perceptions (perception d'une chaise, d'une table, de la lumière du soleil, de sa chaleur...), alors pas d'existence possible pour nous. Nous sommes intimement lié au monde donc il nous est impossible de nous en détacher. L'existence

du monde dépend de nous autant que notre existence dépend du monde. C'est notamment ce que montre Merleau-Ponty dans *Phénoménologie de la perception*. Donc encore une fois, il apparaît difficile d'« être hors du monde ».

Mais il convient toutefois de noter que peut-être existe-t-il malgré tout certains moyens d'« être hors du monde ». En effet, la possibilité d'« être hors du monde » change si par exemple on prend la notion de « monde » dans un sens plus restreint comme le monde au sens de « la réalité sociale », le cadre de règles, de normes, de coutumes que l'homme a créé pour permettre le vivre-ensemble, sans compter que les règles, normes et coutumes peuvent varier selon les cultures et selon les époques.

Ainsi le non-respect des conventions sociales d'une société donnée, peut conduire à « être hors du monde » avec le terme de « monde » pris au sens de la réalité sociale. Nous pouvons illustrer cela avec l'exemple de Diogène ayant vécu à l'époque de la Grèce antique. Il avait choisi de vivre tel un chien, il faisait ses besoins et copulait en public... Il se tenait donc hors des conventions sociales, hors du monde civilisé de la Cité grecque et de ses règles. Et cette marginalisation fait qu'on peut dire qu'il « était hors du monde ». Nous pouvons aussi prendre l'exemple de *Bartleby le Scribe*. Cette oeuvre expose l'histoire de Bartleby, un employé de bureau dans le New-York de la première moitié du XXème siècle, qui du jour au lendemain décide de tout arrêter. Il ne veut plus travailler, il ne veut plus rien faire du tout. Il se contente de répéter inlassablement ces mots : « I prefer not to ». Par ces mots, il manifeste sa volonté de ne pas se plier aux conventions sociales, et notamment à celle de travailler, ce qui constitue une transgression des normes importante dans une société capitaliste, surtout dans un système aussi libéral que la société américaine qui prône la participation au processus productif et l'accomplissement de soi par le travail sur le modèle du « self-made man ». Il n'y a qu'à voir avec quelle rudesse sont traités des sans-domicile fixes aux États-Unis. Ils sont traités par beaucoup d'américains comme de véritables parasites de la société et font même parfois l'objet d'invectives plutôt que de faire l'objet de compassion et de susciter le soutien. Ils sont marginalisés, et cette marginalisation constitue une sanction de la transgression des normes de la société, du monde social, qu'ils opèrent en ne travaillant pas. Ils sont tenus « hors du monde ».

Ainsi nous pouvons dire que le non-respect des conventions sociales d'une société donnée, peut conduire à « être hors du monde » avec le terme de « monde » pris au sens de la réalité sociale. Mais il convient d'ajouter une nuance à cela. Toute norme, toute notion, tout mot qu'on a formé pour désigner une réalité, tel le mot « barbare » est relatif, arbitraire, et ce qui peut nous paraître « barbare » à nous peut paraître « naturel » voire « civilisé » dans une autre civilisation. Montaigne dans *Les Cannibales* imagine des « sauvages » venus d'une autre civilisation qui se seraient rendus à Rouen au XVème siècle et qui auraient trouvé les moeurs de la civilisation occidentale bien étranges voire ridicules et s'en seraient moqués. Par exemple, ils ne comprennent pas que des hommes en armes si robustes, en parlant des gardes suisses, obéissent à un enfant (le roi de France était alors très jeune), plutôt que de choisir l'un d'entre eux pour gouverner. De même, les « sauvages » trouvent étrange que certains individus vivent dans l'opulence tandis que d'autres ont à peine de quoi survivre sans pour autant que ces derniers ne se révoltent et ne sautent à la gorge des premiers. N'est-ce pas là une réalité « barbare » que certains ont tout et même trop tandis que d'autres vivent dans la misère la plus noire dans nos sociétés occidentales « civilisées » ? Ainsi le fait d'« être hors du monde » au sens de se tenir en dehors de la réalité sociale, de ses normes, est relatif, car les normes, les coutumes, la définition de ce qui est « barbare » ou « civilisé » est relatif.

Il est important de savoir prendre du recul, d'essayer d'adopter un regard extérieur au monde, et donc d'une certaine manière d' « être hors du monde » afin de mieux comprendre le monde et savoir relativiser, comprendre la diversité des normes et des coutumes des différentes cultures que si nous ne maîtrisons et sont différentes des normes et coutumes de notre culture peuvent faire que les individus appartenant à ces cultures nous semblent « hors du monde ». C'est en effet la démarche que nous invite à entreprendre le penseur syrien de l'Antiquité *Lucien de Samosate* dans *Histoires vraies*. Cette oeuvre au nom trompeur et dont le titre est ouvertement une provocation de l'auteur, n'expose pas des « histoires vraies », mais l'auteur y imagine le récit d'un homme qui se serait rendu sur la lune où se trouverait une civilisation : le monde des Sélénites. Dans ce monde, les règles, normes, coutumes sont très différentes des nôtres, et il y a notamment dans ce monde un puits au fond duquel se trouve un grand miroir permettant d'observer la Terre et la façon de vivre de ses habitants.

Mais au-delà des différences culturelles et de manière plus générale, nous pourrions dire qu'est « hors du monde » ce qui ne relève pas de la culture en général, c'est-à-dire ce qui ne relève pas de ce qui a été façonné par l'homme. Nous pouvons en effet distinguer la nature du monde : la nature est le réel matériel, tandis que le monde serait une construction culturelle. C'est notamment ce que montre Hannah Arendt dans *La Condition de l'Homme moderne*.

Nous pouvons également « être hors du monde », avec le monde pris au sens de la réalité sociale construite par l'homme, si nous ne trouvons pas notre place dans cette réalité sociale. Nous pouvons explorer cela avec la notion de « mondanité ». En effet, le monde mondain est un monde très réglementé régi par nombre de conventions. Tous ceux n'arrivant pas à s'adapter à ses conventions, à se faire leur place dans ce monde très rigide en sont tenu à l'écart, ils sont « hors de ce monde ». Dans *Le Père Goriot* de Balzac, c'est notamment ce que montre le personnage de Madame de Beauséant qui dit à son cousin Rastignac qui souhaite intégrer le « Grand monde » que pour y parvenir cela ne sera pas aisé. Cette entrée dans le Grand Monde se fait par l'entremise d'une femme. Ainsi Madame de Beauséant permet à Rastignac de se servir de son nom pour pouvoir pénétrer le Grand Monde, et elle lui enseigne les codes très réglementés de ce dernier. Et ce n'est qu'à cette condition que Rastignac peut trouver sa place dans ce Grand Monde et qu'il ne reste pas « hors de ce monde ».

Car en effet, la frontière entre le Grand Monde et le reste du monde est très délimitée. C'est notamment ce que nous pouvons remarquer avec l'exemple très parlant tiré de *La Recherche du temps perdu* de Marcel Proust où le narrateur et sa grand-mère, qui n'appartiennent pas au Grand Monde de l'aristocratie, rencontrent la première grande mondaine Mme de Luxembourg. Mme de Luxembourg, bien que voulant être aimable au narrateur et à sa grand-mère, se comporte très maladroitement car de manière très condescendante envers ses interlocuteurs au point que le narrateur raconte avoir eu l'impression lors de cette rencontre que Mme de Luxembourg allait caresser la tête de sa grand-mère et la sienne comme on le ferait pour un chien en disant « oh ça c'est un beau toutou ! ». Cela s'explique par le fait que le narrateur et sa grand-mère sont considérés par Mme de Luxembourg comme « hors de son monde ».

De même, toujours sur cette idée que nous pouvons « être hors du monde », avec le monde pris au sens de la réalité sociale construite par l'homme, si nous ne trouvons pas notre place dans cette réalité sociale, nous pouvons exposer l'exemple de l'oeuvre de Balzac *Le Colonel Chabert*. Cette oeuvre expose l'histoire d'un militaire qui se retrouve blessé durant une bataille des guerres napoléoniennes et qui est laissé pour mort sur le champ de bataille. Il est déclaré mort dans la société civile. Et cette mort civile qui le met « hors du monde » à l'état civil, bien qu'il ne soit pas réellement mort finit par se manifester concrètement car suite à cela il n'arrive pas tout au long du

roman à retrouver sa place dans le monde et finit marginaliser dans une sorte d'asile. Ainsi cette déclaration de son décès à l'état civile le conduit à perdre sa place dans le monde et ainsi à « être hors du monde ».

Aussi, toujours sur cette idée que nous pouvons « être hors du monde », avec le monde pris au sens de la réalité sociale construite par l'homme, si nous ne trouvons pas notre place dans cette réalité sociale, nous pouvons exposer l'exemple de la pièce de théâtre de Jean Anouilh *Le Voyageur sans bagages* où le héros principal est blessé grièvement lors de la Première Guerre mondiale et perd complètement la mémoire. Cela le conduit à pouvoir quitter le monde auquel il appartenait à l'origine, à quitter la place qu'il y occupait, à pouvoir « être hors du monde » pour commencer une nouvelle vie ailleurs.

Aussi, toujours sur cette idée que nous pouvons « être hors du monde », avec le monde pris au sens de la réalité sociale construite par l'homme, si nous ne trouvons pas notre place dans cette réalité sociale, nous pouvons exposer l'exemple de l'oeuvre d'Alfred de Musset : *Lorenzaccio*. Surtout qu'Alfred de Musset rejoint ce mouvement des « poètes maudits » tels que Baudelaire (*Le Spleen de Paris*) en proie au « Mal du siècle », au spleen, et qui n'arrivent pas à trouver leur place dans le monde. Baudelaire a d'ailleurs écrit un poème intitulé « N'importe où hors du monde » où il exprime son désir de quitter ce monde qui lui déplaît, son désir d' « être hors du monde ».

L'art peut aussi permettre d' « être hors du monde », et notamment l'art littéraire ou encore l'art pictural. En ce qui concerne la littérature, nous pouvons citer l'exemple de l'oeuvre de Flaubert *Madame Bovary*. Ce roman expose l'histoire d'Emma Bovary, une femme de médecin qui s'ennuie et qui ne se satisfait pas de cette existence morne qui est la sienne. Elle cherche ainsi à s'évader de cette existence monotone au travers de ces lectures romanesques qui lui permettent de s'inventer un monde lui convenant davantage. Son désir lui permet de faire advenir un monde plus satisfaisant en étant ainsi d'une certaine manière « hors du monde ». C'est notamment ce que montre Anna Rizk avec la notion d' « érotisme cosmique ».

L'art pictural peut également permettre d' « être hors du monde ». C'est notamment ce que montre Marguerite Yourcenar avec sa nouvelle *Comment Wang Fô fut sauvé*. Nous pouvons également montrer que l'art pictural peut permettre d'une certaine manière d' « être hors du monde » avec le mouvement du dilettantisme. Le dilettantisme est un mouvement esthétique développé à la fin du XVIIIe siècle par de jeunes bourgeois qui ne se satisfaisaient pas du monde dans lequel ils vivaient et qui donc ont cherché à « être hors du monde » au travers de la contemplation esthétique que rend possible l'art.

Ainsi nous venons de voir qu'il existe certains cas de figure où il est possible d' « être hors du monde », au point qu'on puisse se demander en fin de compte s'il est préférable d' « être hors du monde » ou s'il reste préférable de ne pas « être hors du monde » pour mener une existence heureuse.

Nous pouvons dire qu'il peut sembler préférable de ne pas « être hors du monde » pour mener une existence heureuse. C'est ce que semble montrer *L'Odysse d'Homère* et certains penseurs ayant analysé cette oeuvre. En effet selon ces derniers, le héros grec est un personnage cosmique, c'est-à-dire un personnage bel et bien ancré dans le monde. C'est notamment le cas d'Ulysse qui refuse de rester avec la sorcière Calypso même si cette dernière lui propose

l'immortalité s'il reste avec elle sur son île pour toujours, car Ulysse souhaite rentrer chez lui à Ithaque, sa terre natale dont il a été éloigné depuis de longues années depuis son départ pour la guerre de Troie. Ulysse a la nostalgie de sa terre natale. Or, la nostalgie peut être considérée comme se rattachant souvent à un point dans l'espace, un point que nous cherchons à rejoindre. Ainsi il apparaît que plutôt que d'« être hors du monde », il reste préférable de ne pas « être hors du monde » pour mener une existence heureuse, en étant ainsi un « être cosmique » comme le héros grec traditionnel.

Dans la pièce de Molière *Le Misanthrope*, la mondaine par excellence Célimène semble aller en ce sens puisqu'elle refuse la proposition d'Alceste de fuir le monde, d'« être hors du monde » en lui répondant : « je refuse d'aller m'enterrer dans votre désert à un si jeune âge ».

Mais toutefois selon certains, fuir le monde au sens de la réalité sociale construite par l'homme permet de se recentrer sur l'essentiel, sur la nature, et ainsi de retrouver un monde d'existence plus authentique, plus simple, peut-être plus à même de nous conduire au bonheur. C'est notamment ce que pose J. J. ROUSSEAU dans ses *Rêveries du promeneur solitaire*.

Les stoiciens tels qu'Epicure ou Marc-Aurèle prônent également dans un certain sens d'« être hors du monde » car pour eux il faut se détacher au maximum de la profusion des désirs superflus du monde sensible et limiter ses désirs à la seule satisfaction des besoins naturels nécessaires à notre subsistance. C'est uniquement à la condition de pratiquer cette rigueur morale que nous pourrions mener une vie heureuse selon eux plutôt que de se perdre dans la multitude de désirs superflus et le malheur que peut entraîner leur non-réalisation. Dans ses *Pensées à moi-même*, Marc-Aurèle disait : « il faut demeurer comme un roc que les flots ne cessent de battre ».

En accord avec la position stoïcienne, nous pouvons évoquer la pensée de Platon. Dans le *Ménon*, Platon dit qu'il faut chercher à se soustraire au monde sensible pour tendre vers le monde des idées, et cela passe par le fait de se soustraire à ce qui nous met en lien direct. Et cela passe par le fait de limiter ses désirs à la stricte satisfaction des besoins physiologiques élémentaires (boire, se nourrir, dormir...), afin de se consacrer à la philosophie, qui est le moyen le plus à même de tendre vers le Lieu des Idées (et non pas le « monde des Idées » car Platon ne parle pas de « monde des Idées », cette notion de « monde des Idées » n'étant apparue que bien après Platon, notamment au III^e siècle chez le néoplatonicien Philon d'Alexandrie, puis reprise et développée notamment au II^e siècle par un autre néoplatonicien nommé Plotin), et ainsi tendre vers cet état d'« être hors du monde », ce qui ne pourra se réaliser pleinement qu'avec la mort. C'est d'ailleurs pour cette raison que, sans aller jusqu'à dire que des philosophes comme Platon ou Socrate prônent le suicide, il ne faut pas craindre la mort selon Socrate ou Platon. C'est d'ailleurs ce que montre l'anecdote selon laquelle lorsque Socrate fut condamné à mort pour avoir selon ses juges « perverti la jeunesse » et qu'il fut condamné à boire ce poison mortel qu'est la cigüe, il dit à ses amis de ne pas être triste concernant sa mort et il se mit à courir dans tous les sens après avoir bu la cigüe pour accélérer l'effet du poison et pouvoir ainsi quitter ce monde en se détachant de son corps, le « tombeau de l'âme » selon l'expression utilisée par Platon dans le *Ménon*, et ainsi pouvoir rejoindre le Lieu des Idées et « être hors du monde ».

C'est ce que montre aussi l'allégorie de la caverne exposée par Platon au Livre VII de la République. Dans cette allégorie de la caverne, Platon prend l'image de prisonniers qui seraient enchaînés dans une grotte, tournés vers le fond de la caverne. Sur la paroi de la grotte, un thaumaturge y projetterait des ombres, et c'est tout ce dont les prisonniers verraient du monde depuis leur naissance où ils sont enchaînés dans cette grotte. Pour eux, ces ombres, les formes projetées sur la paroi de la caverne constituent la réalité pour ces prisonniers. Mais Platon les enjoint

à se libérer de leurs chaînes et à quitter la caverne pour aller voir la réalité et se rendre compte que ce qu'ils voyaient dans la caverne n'était que des illusions formées par un thaumaturge. La caverne représenterait le monde sensible, et la réalité extérieure à la caverne représenterait le Vrai, le Lieu des Idées. Donc pour Platon nous devons sortir de cette caverne qu'est le monde sensible qui n'est qu'illusion et détournement du Vrai, et tendre vers le Lieu des Idées et ainsi « être hors du monde », par l'exercice de la philosophie, ce Lieu des Idées que nous n'atteindrons toutefois qu'à terme avec la mort.

Mais cette position est discutable et pour certains penseurs il reste préférable de ne pas « être hors du monde » pour mener une existence heureuse. Pour montrer cela, nous pouvons aussi partir de la distinction entre le clergé séculier (qui renvoie aux religieux qui restent en contact avec le monde de la vie civile), et le clergé régulier (qui renvoie aux religieux qui tiennent hors du monde). Pour ces derniers, ce sont eux qui détiennent la bonne conception de la vie « bonne », celle qui permettra à terme le plus grand bonheur dans l'au-delà après la mort, et donc de vivre après la mort dans la félicité éternelle. Ils sont dédiés tout entier à Dieu, dans l'optique notamment d'atteindre le Paradis, un monde meilleur après la mort. Mais pour Nietzsche, cela revient à croire en ce qu'il appelle des « arrières-mondes » : ce sont pour lui des mondes imaginaires, des illusions qui ont été créées de toutes pièces par les faibles pour dominer sur les forts ; ces « arrières-mondes » constituent pour Nietzsche une négation de la vie car ils conduisent à ne pas profiter pleinement de la vie, à ne pas vivre pleinement en raison de cette idée que la vraie serait celle qui nous attend après la mort dans un monde meilleur, à la condition qu'on est mené une vie terrestre droite, austère, faite de privations, voire de supplices (cf robes de bure, les religieux qui s'infligeaient des châtiments corporels en cas de ce qu'ils considéraient comme une faute, ou comme Thérèse d'Avila qui s'infligeait des châtiments corporels pour se rapprocher du Christ en partageant d'une certaine manière la souffrance qui a été la sienne lors de la Passion).

Pour Nietzsche, une telle vie est en effet une négation de la vie selon lui, car la volonté de puissance de celui qui mène une telle vie est affaiblie.

Pour Nietzsche, celui qui vit pleinement sa vie est celui qui se tient bel et bien présent au monde au sens fort, c'est celui qui rejette l'existence d'arrière-mondes, notamment au sens platonicien comme avec le Lieu des Idées, ou encore au sens chrétien avec le Paradis. Pour Nietzsche, celui qui vit pleinement, c'est celui qui pose qu'il n'existe qu'un seul monde et que ce monde est le monde sensible. Contrairement aux idéalistes comme Platon, il y a une prédominance du corps sur l'esprit chez Nietzsche. Et plus que de poser qu'il n'existe que le monde sensible comme monde, celui qui vit pleinement est celui qui pose que « le monde » est une illusion, une création de l'esprit. Car selon Nietzsche, parler de monde au sens de tout englobant et ordonné n'a pas de sens. Car pour Nietzsche, le monde n'a pas d'ordre, il est désordre, un chaos, et ce sont les êtres faibles qui ont créés cette idée de « monde » pour tenter de donner une structure à ce chaos qu'est le réel. Pour Nietzsche, le réel n'est pas essence comme l'avance Platon, mais devenir. Celui qui vit pleinement sa vie est donc celui qui non pas se tient hors du monde comme les dévôts les plus radicaux, mais au contraire celui qui est présent au monde au sens fort, celui qui rejette cette construction de l'esprit qu'est le monde et accepte en quelque sorte le « vrai monde » si l'on peut le dire ainsi, le réel, la nature, celui qui est capable de dire « ja sagen » au devenir en rejetant l'essence, celui qui déploie sa pleine volonté de puissances, toutes ses potentialités, et qui peut ainsi être qualifié de « surhomme ». Le nihilisme de Nietzsche n'est donc pas un nihilisme passif, qui reviendrait selon lui plutôt à la philosophie platonicienne ou à la morale chrétienne, mais un nihilisme actif. Contrairement aux apparences, la philosophie de Nietzsche, qui pourrait passer pour une philosophie pessimiste par l'abolition de l'espoir en un monde meilleur au-delà du monde sensible rempli de

défauts, est en réalité une philosophie de la joie, qui nous enjoint à vivre pleinement notre existence, cherchant ainsi à nous inculquer ce Gai savoir, en provoquant le Crépuscule des Idoles, titre d'une autre de ses oeuvres majeures dont le sous-titre évocateur est : « comment faire de la philosophie à coups de marteau ». Il faut en effet selon Nietzsche se détacher des illusions de mondes meilleures au-delà du monde sensible et ne pas s'occuper de divinités inventées de toutes pièces et au contraire profiter pleinement de l'existence terrestre car elle est la seule existence véritable, et donc il faut non pas « être hors du monde », mais se tenir dans le monde au sens fort.

Pour conclure, nous pouvons dire qu'en effet, il apparaît difficile à première vue d'« être hors du monde » si nous prenons le monde dans sa définition la plus large de « tout englobant l'ensemble du réel de manière ordonné ». Mais, si l'on examine les différents sens de la notions de monde, il existe malgré tout certains moyens d'« être hors du monde ». Au point qu'on puisse se demander en fin de compte s'il est préférable d'« être hors du monde » ou s'il reste préférable de ne pas « être hors du monde » pour mener une existence heureuse. Car en fin de compte pourquoi vouloir « être hors du monde » ? Car notre monde n'est peut-être pas parfait avec toutes les aspérités, les défauts qu'il comporte, et il n'est donc peut-être pas le « meilleur des mondes » dans un sens absolu de « monde parfait ». Mais toutes les roses ont des épines, et parfois un peu d'amère peut plaire davantage que la douceur du sucré. Et de plus notre monde peut toutefois être considéré comme le « meilleur des mondes » au sens de Leibniz, au sens que notre monde comporte tout et son contraire, il n'y manque rien, aucune réalité. Et de plus notre monde est le meilleur des mondes car c'est celui, selon Leibniz, que Dieu a choisi de faire advenir parmi tous les mondes possibles. Donc si Dieu a choisi de faire advenir ce monde, ce dernier n'est peut être pas si mal. Alors pourquoi vouloir « être hors du monde » ? Au contraire, profitez ! Profitez de ce monde qui nous est offert pour un temps ! Carpe diem !